

L'œil et la rose

La démarche d'Éric Didym excède de beaucoup le juste champ de la photographie, tant sa posture face au sujet qu'il cerne singularise le visage même de son acte d'art. Sa capture du réel, sa traduction en pure subjectivité, convoquent bien d'autres esthétiques en effet, on peut citer pêle-mêle le théâtre, dont il emprunte les codes dramatiques, le *happening* qui dégoupille les formalismes, ou l'immédiateté de la sensation en situation, ce qui fait de lui un plasticien au sens total du terme. Sans oublier la musique, les mélodies sculptant le silence, javelots de lumière cernant l'ombre.

Que ce soit dans une rue animée, sur un plateau de théâtre, ou bien dans une chambre noire, il multiplie les signifiants, faisant voler en éclats les frontières du matériau, et partant son discours. La photo traverse alors le cuir, le bois, le verre, la paille, la terre. Dès lors, ce qui s'impressionne en nous ne relève plus de l'ordre de la parole mais bien de celui du chant.

Rendre le sens sensible, pourrait on dire, car Éric Didym articule le décalé selon une grammaire très particulière, qui tient à la fois de la poésie, ('la poésie est le sens de l'écart', Novalis) et de quelque chose de beaucoup plus atavique : le récit, ce don millénaire de l'humanité. Ses photos, ses pièces d'art, racontent avec la lumière, ce que nos grands mères racontaient avec leurs mains.

C'est pourquoi dans son travail, aussi bien au Maghreb, en Pologne, où ailleurs, l'empreinte du vivant se retrouve toujours à la clef, le seul viatique, le seul aliment de l'œil. Éric Didym joue avec la lumière et l'ombre, il en fait de l'image, des mondes, des mélodies qui dépassent de loin le seul organe du *voir*.

Il y a aussi ceci de notable, dans le travail d'Éric Didym, je veux parler de rythmes, de volumes, de climats, bref de sa manière toute florentine de poser

des conventions, pour les déposer dans l'espace même de leur signifié, par une astuce, un rai de lumière, des ciels bas, un pan de port, des lumières grises.

Ayant eu la joie de travailler avec lui ('M. Huchard'), j'ai côtoyé sa culture du regard, sans carte ni boussole bien sûr, l'important étant, bien entendu, la rose. Tout dans la sensation, (le mot anglais *feeling*, conviendrait mieux), la théorie c'est pour plus tard. C'est ce presque sans filets qui attise la prise de décision, dans sa démarche, toujours, et à l'arrivée on a un objet, neuf au monde, fait du monde, de l'homme, et... du reste.

Aziz Chouaki